

# LE RASOIR DE FIGARO

JOURNAL LITTÉRAIRE, ANECDOTIQUE ET SATIRIQUE

Un Numéro : 20 centimes.

**GUSTAVE NAQUET**

Rédacteur en chef.

LE RASOIR DE FIGARO

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

52 Numéros par an.

ABONNEMENT

Un An. . . . . 12 Fr.

Six Mois. . . . . 6

Les Manuscrits non insérés sont rendus.

Pour les départements adresser, France, un mandat sur la poste à l'ordre du Rédacteur en chef.

BUREAUX

RUE FEYDEAU, 24

PARIS



**GUSTAVE NAQUET**

Rédacteur en chef.

LE RASOIR DE FIGARO

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

52 Numéros par an.

ABONNEMENT

Un An. . . . . 12 Fr.

Six Mois. . . . . 6

Les Manuscrits non insérés sont rendus.

Il est rendu compte des ouvrages dont deux exemplaires nous auront été remis par l'éditeur.

BUREAUX

RUE FEYDEAU, 24

PARIS

## GRANDE NOUVELLE.

Le titre que nous avons choisi pour une publication bi-mensuelle en forme de brochure est devenu un nonsens pour un journal. Il convient d'en choisir un autre mieux approprié à la feuille que nous offrons tous les dimanches au public.

Ce changement aura sans doute aussi pour résultat de rendre superflus des débats judiciaires qui nous ont été suscités, — que nous ne redoutons pas, — mais dont nous ne recherchons ni les ennuis ni l'éclat.

Le nouveau titre que nous adoptons nous paraît être à l'abri de toute contestation, et c'est un motif de plus pour qu'il nous plaise. Plaira-t-il au public? — aux abonnés de *Figaro-Recue*? Nous l'espérons.

A nous donc cette fine lame du barbier de Séville qui doit, — s'il ne trompe pas nos efforts, — raser les sots et non les couper.

*Figaro-Recue* n'existe plus. Ce sera désormais le *Rasoir de Figaro* qui sera chargé de faire, tous les dimanches, la barbe aux imbéciles, aux méchants et aux lâches!

Les abonnés de *Figaro-Recue* seront servis par le nouveau journal que nous lançons aujourd'hui sur le vaste océan de la publicité. A dimanche prochain, — sans autre remise, — notre nouvelle gravure.

Tout abonné nouveau au *Rasoir de Figaro* a droit aux quatre numéros de *Figaro-Recue*.

Les deux premiers numéros forment une jolie brochure de 124 pages. Ces quatre numéros seront adressés franco aux personnes qui enverront un franc en timbres-postes.

## CAUSERIE

On voit parbleu bien que nous sommes en pleine guerre, car jamais les coupures n'ont autant absorbé l'attention publique.

Il est vrai qu'il s'agit ici, — non pas de solutions de continuité dans le tissu cellulaire du corps humain, — mais de coupons de dix francs de rente. Que de rentiers à Paris! Aurait-on jamais cru qu'il pût y avoir tant de gens avides de posséder une inscription sur le grand-livre?

Allons! allons! il paraît que les petites affaires ne vont pas déjà si mal, puisque la population parisienne

se rue aux bureaux du Trésor pour y déposer son argent.

Et c'est une chose bien remarquable, que tous ces rentiers ne paraissent pas précisément appartenir aux classes les plus élevées. Parmi les capitalistes qui faisaient queue aux bureaux de souscription, — j'ai remarqué des industriels dont le visage m'était aussi familier que la colonne Vendôme.

En voici que j'ai certainement vus ramasser des bouts de cigares, — ceux-ci ont ouvert maintes fois la portière de mon équipage numéroté, — ceux-là m'ont offert des billets de spectacle (moins chers qu'au bureau).

Celui que je remarque comme un des plus ardents parmi les solliciteurs du 3% est un marchand d'anneaux brisés, — pour la sûreté des clefs. — Cet autre m'a rompu le tympan avec ces ballons à musique qui ont été le signe caractéristique du jour de l'an de 1859.

Mais, ce qui m'a le plus surpris, c'est de rencontrer le même individu faisant queue à des bureaux différents. Il paraît que c'est un fameux métier, après tout, que celui de vendeur d'anneaux et de ballons, d'ouvreur de portières et de ramasseur de bouts de cigares.

Il n'y a vraiment que Paris pour recéler des capitalistes et des rentiers de cet acabit.

Il est vrai que par suite de combinaisons dont je n'ai pas le secret, — ces petits coupons de 10 fr. de rente étaient fort recherchés par de vrais financiers qui se faisaient un plaisir de débarasser leurs nouveaux confrères de leurs titres, en leur payant une commission variant de 1 fr. 50 à 5 fr.

C'est pour cela qu'il s'était établi chez les marchands de vin, avoisinant les principaux centres de souscription, des manières de coulisses où l'on négociait les coupures. Pendant sept jours ces petites bourses ont fonctionné présentant toute la physionomie d'un marché régulier, avec ses fluctuations de hausse ou de baisse, suivant l'abondance de l'offre ou de la demande.

Un jour, — je ne sais lequel, — mais enfin c'était un jour néfaste pour les spéculateurs en coupures, — il y avait surabondance de titres et ce qu'on achetait la veille 4 et 5 fr. ne valait plus que 1 fr. 50 à 2 fr. Aussi ai-je saisi au vol le dialogue suivant entre deux de ces spéculateurs :

— Eh! Augusse! voilà le titre qui s'décartonne. Colle leur-s-y donc les têtes et cavallons-nous.

— Mais non! tu te mets le doigt dans l'œil! C'est une frime des bourgeois pour nous le poser. Ça se r'collera. Singulier langage pour des capitalistes!

Cet appétit des coupures a donné lieu à une petite scène de comédie assez amusante. Le chef d'un établissement qui occupe un assez grand nombre d'employés,

les rassembla tous, — à la veille de l'ouverture de la souscription, et leur tint à peu près ce langage :

— Mes enfants! vous savez que le gouvernement fait un emprunt de 500 millions pour aller délivrer l'Italie. Je tiens à honneur que tous mes employés figurent sur la liste de ceux qui vont s'associer aux souffrances de nos soldats. Je souscris moi-même pour 500 fr. et je vous inscris tous, — à raison de 20 fr. par tête... ne vous effrayez pas, c'est moi qui donnerai les 20 fr., — je ne vous demande que vos signatures.

Les employés étaient tout prêts à pleurer d'attendrissement, — ils signèrent en criant :

— Vive M. le directeur!

C'était un habile homme, en effet, que ce directeur, — car au moyen de ces cinq cents noms mis sur une liste, — il s'est procuré cinq cents coupures qu'il a revendues 4 fr. la pièce. Voilà un acte de philanthropie qui lui a rapporté 2,000 fr.

Parlons d'autre chose.

J'ai en tête un projet qui ne manque pas de hardiesse. Mais je ne pourrai jamais l'exécuter avec mes seules ressources et j'ai besoin de l'appui du gouvernement.

Il s'agit de rebâtir Paris sur un plan tout à fait nouveau.

Ne vous récriez pas. Je veux prendre aussi un brevet pour exploiter mon idée à l'étranger et je prétends rebâtir, — d'après mes principes, — Londres, — Vienne, — Berlin, — Bruxelles, etc., toutes les capitales, puis les grandes villes de chaque État. C'est une vaste affaire, — comme disent les magasins de nouveautés. Mes brevets étant pris, — je ne vois aucun inconvénient à publier mon invention. Voici ce que c'est :

Depuis tantôt quinze jours qu'il n'a cessé de pleuvoir, j'ai fait cette remarque, — pleine de sagacité que, — lorsqu'il pleut, — les Parisiens sont mouillés. Le parapluie est un meuble, — selon moi, — inutile, incommode et dangereux.

Inutile, en ce qu'il n'empêche pas celui qui le porte d'être trompé jusqu'aux os et crotté jusqu'à l'échine; incommode, — en ce qu'il gêne la circulation et devient, lorsqu'il est fermé, — un réservoir ambulante; dangereux, — en ce qu'il expose les passants à s'éborgner les uns les autres.

Voici donc mon projet : Les trottoirs de toutes les rues devront être couverts jusqu'à la hauteur des entresols de façon à protéger les piétons. Ce n'est pas plus compliqué que cela; et vraiment je m'étonne qu'on soit venu jusqu'à présent sans comprendre la nécessité d'une pareille réforme dans la construction des maisons. Nous avons bien la rue de Rivoli, mais les arcades sont lourdes et massives, tandis que je propose l'établissement d'un vitrage léger, soutenu par des colonnes en fer creux. Nos boulevards seraient vraiment superbes

## L'UNIVERS ET LES DEUX VEUILLOT.

ainsi et on pourrait y circuler sans craindre ni la pluie ni la boue.

La disette des nouvelles « du théâtre de la guerre » continue à désoler les Parisiens. Les journaux cherchent à tromper l'impatience de leurs lecteurs par des correspondances de Turin et de Gênes, dans lesquelles des descriptions pittoresques tiennent lieu d'informations.

Les nombreuses feuilles qui sont écloses depuis deux ou trois semaines, sous prétexte de raconter la guerre d'Italie, sont à court de copie. On avait vu jusqu'à présent les récits succéder aux faits, — mais nous avons changé tout cela, et les Thiers du temps présent racontent, à l'avance, la campagne qui n'est pas encore commencée. Les Gérard et les Horace Vernet du crayon font le tableau des batailles futures. Les illustrations précèdent l'illustration.

Ce sera bien pis encore avant peu. Les correspondants de journaux ne seront pas admis à faire partie de l'état-major et on ne leur réservera aucune tente au quartier-général. Déjà le séjour d'Alexandrie, — qui n'est plus une ville, mais un camp, — vient d'être interdit « aux personnes qui n'ont pas d'autorisation. » Nos confrères vont donc être obligés de plier bagage et de s'en retourner à Turin. C'est là qu'ils feront leur campagne d'Italie.

Quant aux officiers, « il leur est fait défense d'adresser des lettres ou des communications quelconques aux journaux. »

Nous voilà bien ! Décidément, nous serons forcés d'attendre que les batailles aient eu lieu pour en connaître la nouvelle. Nous ne serons pas initiés aux plans des généraux et nous ne connaissons pas la marche exacte de chaque corps d'armée. C'est fâcheux !

Est-il nécessaire d'ajouter que par ces temps de télégraphie instantanée, et de communications rapides, les mesures qu'on vient de prendre sont dictées par la plus simple prudence ? N'est-ce pas la mise en pratique de ce vers de la fable :

Rien n'est plus dangereux qu'un imprudent ami.

Et qui sait à quels pavés nos armées auraient pu se trouver exposées de la part de correspondants trop exactement renseignés ?

Pendant qu'on se bat, — ou du moins qu'on se prépare rudement au combat, — on s'amuse ici. Les courses de Chantilly, dimanche dernier, ont été brillantes, malgré la pluie, et celles qui ont lieu aujourd'hui promettent de l'être plus encore. On n'entend parler que de régates, à Paris, sur la Seine, à Boulogne et au Havre, sur « l'élément perfide. »

Ce contraste n'est pas nouveau et m'en remet un bien plus frappant en mémoire :

Pendant le carnaval de l'année 1831, des troubles politiques agitaient Paris, et je me souviens parfaitement, — malgré mon jeune âge à cette époque, — car c'est à peine si j'étais né — depuis douze ans, — je me souviens, dis-je, d'avoir vu défiler des voitures remplies de gens masqués, — sur le boulevard, — pendant que des coups de feu étaient échangés aux alentours de l'Eglise Bonne-Nouvelle.

Voici, — pour finir, — un « fait-Paris » au moins singulier. On raconte qu'une jeune plumassière, — comptant au plus vingt-deux printemps, — s'est jetée par la fenêtre d'un deuxième étage sur le pavé. Cela se passait dans la rue des Trois-Bornes. Quand on a relevé la jeune plumassière, — la croyant brisée par ce saut fort périlleux, — on l'a trouvée en parfaite santé et atteinte seulement « de contusions sans gravité. » C'est l'amour... pas de Michelet, qui avait poussé la jeune fille au suicide. Elle ne s'est pas tuée. Tant mieux ! mais cela prouve assurément que si les plumassières ont le cœur tendre — elles ont le corps joliment dur !

Nobody.

L'Exposition a été fermée cette semaine. Les portes du palais des Champs-Élysées se rouvriront demain lundi et à l'exposition des tableaux sera réunie alors l'exposition annuelle d'horticulture.

Durant cette nouvelle période, les galeries et le jardin du Palais seront ouverts tous les jours au public, de dix à six heures. Prix d'entrée : un franc.

Par exception, le lundi l'Exposition n'ouvrira qu'à midi, et ce jour-là, le droit d'entrée sera de 5 francs.

M. Edmond About vient de publier un livre intitulé la *Question romaine*, qui a été saisi, — par mesure judiciaire, — chez tous les libraires. Nous n'avons donc point à parler d'une œuvre qui va, dit-on, être soumise à l'appréciation des tribunaux. Nous ne pouvons ni devancer l'arrêt de la justice, — ni prétendre y substituer notre propre jugement. Tout ce que nous pouvons dire, — en vertu de la maxime de droit qu'un accusé doit être réputé innocent jusqu'à ce qu'il soit reconnu coupable, — c'est que le livre de M. Edmond About nous a semblé recommandable dans la forme, modéré dans l'expression, sincère et véridique dans le fond.

Une chose qui nous a tout de suite prévenu en faveur de l'œuvre de M. Edmond About, c'est que les deux Veillot, loin de la discuter, l'ont dénoncée aux foudres vengeresses de la justice.

Vraiment, ces Veillot remplissent un triste rôle, après tout. Non contents de prodiguer l'insulte et la diffamation à leurs adversaires, ils font encore office, non de gendarme, car ceux-ci du moins ont un uniforme qu'ils portent bravement, — mais de sbires de bas étage.

Voici dans quels termes l'un de ces deux Veillot annonçait la publication, à Bruxelles, du livre de M. About : « La *Question romaine* est publiée en Belgique. En France il y a une police correctionnelle et la littérature ne peut prendre tout son essor. »

Notons, en passant, que s'il y a une police correctionnelle en France, — il en existe une aussi en Belgique, très-sévèrement administrée. La Belgique est d'ailleurs un pays catholique où la presse a ses coudées franches pour parler, mais non pour diffamer et moins encore pour attaquer la religion de la majorité.

Le journal le *Nord* ayant reproduit quelques passages du livre de M. About, l'un des siamois de la dénonciation et de l'injure s'écrie dans l'*Univers* du 31 mars :

« Nous nous permettons de regretter tout haut la faveur qu'on lui a encore accordée, ces jours-ci, en laissant circuler, dans Paris et dans la France, les numéros du *Nord* qui contiennent des extraits de son livre. »

Enfin, la *Question romaine* entre en France comme tout autre ouvrage imprimé à l'étranger. Le livre se vend et obtient un grand succès. Les fureurs des Veillot redoublent, — leurs dénonciations éclatent et le livre est saisi. Tous les journaux annoncent le fait. Mais ce n'est pas assez pour l'*Univers*, et après avoir incriminé le livre, — c'est aux officiers judiciaires eux-mêmes qu'il s'en prend.

« Si l'ordre de saisir le pamphlet de M. About a été donné, il n'était pas encore exécuté hier au soir (samedi), car nous l'avons vu à l'étalage d'un grand nombre de libraires. »

La dénonciation est tellement dans les habitudes des deux Veillot, qu'elle s'étend même aux relations personnelles. Ainsi l'un des Veillot, parlant d'un ouvrage politique interdit en France, s'écrie :

« Pour que nous connussions au moins les pièces qui nous étaient dédiées, il a fallu que l'un de messieurs les rédacteurs du *Sidèle*, prit la peine de nous en donner copie. »

Ce n'est donc pas par excès de zèle religieux, — par fanatisme, — par entraînement, que les Veillot pratiquent la dénonciation, — est aussi par goût et par métier.

Cependant ces individus, — si sensibles en matière de pamphlets et d'imputations calomnieuses, — que font-ils eux-mêmes. Ils dénoncent toute une classe de citoyens français comme pratiquant l'assassinat.

A les en croire, — les Juifs immolent un enfant, — pour la célébration de leurs Pâques. Un enfant chrétien est trouvé percé de coups de poignard en Moldavie. Les Veillots de Falkchany accusent les Juifs de ce meurtre et les Veillot de Paris leur donnent raison. Ils assurent « qu'en divers lieux et à diverses époques, des Juifs appartenant à telle secte, ont tué des chrétiens par principes. »

La population ignorant que les Juifs et — les responsables d'un crime dont l'auteur reste inconnu, — elle en tue un certain nombre et pille les plus riches.

Loïn de repousser les conclusions horribles de leurs prédications sauvages, — les deux Veillot ne trou-

vent que des paroles amères contre les victimes de ces attentats.

D'ailleurs, — partisans avoués de l'inquisition, — les Veillot laissent entendre assez clairement que les seuls arguments à opposer aux Juifs sont le fer et le feu.

Et voilà ces gens qui crient au scandale, qui crient à l'injure, qui crient à la diffamation ! Que sont-ils donc eux ?

Ce ne sont pas seulement des artisans de scandale, de diffamation et d'insultes. Le mensonge ne leur suffit pas. En dépit des lois « ils excitent à la haine de toute une classe de citoyens. » Ils prêchent la croisade au carnage.

Contentons-nous, — pour aujourd'hui, de cette esquisse incomplète et affaiblie de ces frères siamois de l'*Univers*. Un autre jour, — peut-être, — nous descendrons dans l'égoût qui leur sert de tribune, et nous mettrons à jour toutes les immondices et toutes les infamies qui y croupissent. Mais ce jour-là, — nous ferons distribuer du chlore à nos abonnés, — de peur qu'ils ne soient asphyxiés par les miasmes qu'exhale le journal des deux Veillot.

GUSTAVE NAQUET.

## PARISIANA

On lit dans un *Canard* thermal cette pharminieuse réclame :

WIESBADEN. — M. de Villemessant, le Français le plus aimé et le seul journaliste français connu dans ce pays, vient de faire retenir ses appartements à l'hôtel d'Angleterre.

On assure qu'il donnera de magnifiques fêtes. Plusieurs artistes ont été engagés pour ses soirées.

En vérité l'outrecuidance de certains gens dépasse toutes les bornes. Voyez-vous, M. de Villemessant, faisant retenir ses appartements et donnant de magnifiques fêtes. C'est à pouffer de rire pour qui connaît l'homme et ses antécédents.

Espérons d'ailleurs que la susdite réclame ne dit pas vrai quand elle prétend que l'éditeur de l'auge à injures du boulevard Montmartre est le seul journaliste français connu dans ce pays, — ce serait vraiment bien triste pour ceux qui, voyageant par-là, seraient tentés de se dire journalistes. On les prendrait pour des Villemessants.

Il doit s'appeler Arthur ou Albert, — ce joli monsieur qu'on rencontre chaque jour sur le boulevard. Il est mis à la dernière mode, — mais cette mode est encore exagérée. En ce moment on peut le reconnaître à sa redingote gris-de-fer, — à taille longue, — avec des manches à gigot. Son chapeau est un modèle du genre. Il est petit, — effilé vers le sommet, — et a des ornés de bords imperceptibles.

Le joli monsieur a la barbe disposée en jardin anglais avec de petites allées artistement dessinées et une pelouse sous la lèvre inférieure.

Les accessoires de son costume sont des merveilles. Son jonc est orné d'une pomme curieusement ciselée. Sa chaîne de montre est un peu massive et on y voit se balancer une boule qui est vraiment une curiosité. La boule s'ouvre et il en sort un cachet aux armes du joli monsieur, qui peut ainsi sceller en tous lieux ses poulets parfumés.

Tenez, — le voilà qui passe, le joli monsieur ! Vous pouvez scruter sa toilette de bas en haut et de haut en bas, vous n'y trouverez rien à reprendre. Pas une parcelle de boue sur ce vernis éclatant, — pas un pli sur ce pantalon savamment coupé, — pas une grimace sur cette redingote-modèle.

Il marche — en se dandinant avec grâce, — et s'adresse aux passants en ayant l'air de dire : « Je suis le tel Arthur. »

Il ne faut pas demander quel est l'état du joli monsieur. Il ne paraît pas en avoir d'autre que de se faire voir, et cela lui suffit.

Pourtant, — il manque à cet automate cette expression dans le regard, — cette animation dans le visage qui sont, — chez un homme, — le reflet de son caractère, de ses habitudes et de ses goûts.

On dirait une poupée de cire organisée par les procédés d'un Vaucanson. Cela marche, — cela va, — cela vient, — mais cela pense-t-il ? C'est douteux.

Nous l'avons appelé Arthur. Les envieux lui ont donné un autre sobriquet. Ils l'ont surnommé : Trop beau pour rien faire.

Le joli monsieur est, après tout, une des curiosités de nos promenades publiques. C'est une gravure de modes ambulante. Il faudrait prendre garde de l'abîmer, — car on nous ôterait ainsi une occasion de rire qui se renouvelle *gratis* chaque jour.

O le joli monsieur! — Est-il assez gentil, — assez frisé, — assez pompadour, — assez vernis, — assez ganté? Oh! le joli monsieur!

Un de nos amis, va, il y a deux jours à la Gaité, voir les *Ménages de Paris*, dont nous rendons compte un peu plus loin. Il paie bravement sa stalle et se montre seulement un peu contrarié, — d'abord d'être si peu mollement assis dans un siège trop parcimonieux, et ensuite d'être arrivé juste au moment où le rideau tombait à la dernière scène du premier acte.

Notre homme demande un programme et l'ouvreuse lui remet, au lieu de l'entr'acte, un journal qui se vend, — par l'autorisation du directeur, — dans l'intérieur de la salle. Justement le numéro contenait l'analyse de la pièce qu'on allait représenter. Le spectateur retardataire, heureux de trouver des renseignements sur le drame dont il n'a pas vu le commencement, se jette avidement sur l'article et n'est pas peu surpris de lire ces lignes qui servaient de préface : « *Les Ménages parisiens* sont une pièce exécrationnelle. »

C'en était assez! notre homme s'arrêta court, prit son chapeau et alla voir la nouvelle pièce des *Folies-Dramatiques*.

Ce spectateur avait raison. Quand des amis du directeur disent dans une feuille vendue par les employés du théâtre et distribuée au public que « la pièce nouvelle est exécrationnelle » quand ils échinent les acteurs qu'on va voir jouer, — il est difficile de conserver aucune illusion.

Que dire d'un directeur qui a la naïveté de réchauffer dans son sein un canard aussi dangereux? Mais peut-être M. Harmant a-t-il été mis dedans par l'homme du boulevard Montmartre, — dans ce cas il fera bien de le mettre dehors.

C'est aujourd'hui dimanche, 22 mai, que sera couru à Chantilly le prix de Jockey-Club, cette course sans égale, toujours si belle, si palpitante d'intérêt, où des sommes si importantes sont engagées, et qui sert de sujet de conversation pendant toute l'année. La question des favoris sera enfin jugée et le grand prix d'honneur décerné, car le Derby français est le grand concours où les chevaux les plus distingués viennent se disputer la victoire. Cette année, le prix du Jockey-Club présente un intérêt tout particulier, par la raison qu'il n'y a pas de favori très-déclaré. Cinq ou six chevaux ont des partisans convaincus à la vérité, mais le vainqueur n'est pas facile à nommer.

La société d'encouragement a fait arranger les tribunes et élargir l'intérieur de l'enceinte du pesage, qu'il était nécessaire de mettre en rapport avec le surcroît de monde qu'amène à Chantilly le nouveau chemin de fer.

Il n'y a plus d'obstacle maintenant à cette délicieuse excursion de Paris à Chantilly. Toutes les demi-heures il part un train qui parcourt le trajet en 50 minutes et s'arrête sur la pelouse même. Le retour se fait aussi facilement. On peut, si l'on y tient, déjeuner et dîner chez soi à Paris et assister aux courses dans l'intervalle. Ainsi, plus de difficultés, plus d'ennuis, plus de grosses dépenses. On se rend à Chantilly comme à Versailles ou à Saint-Germain. Cette délicieuse forêt, toute parsemée de sites charmants et riches de souvenirs historiques, fait désormais partie de la banlieue de Paris.

Meyerbeer est occupé, en ce moment, à transformer le *Parion de Floërmel* en grand-opéra. Au lieu de faire comme les directeurs de certaines villes de province, qui, dans les opéras-comiques, remplacent par un dialogue vif et animé la musique qui nuit à l'action, M. Meyerbeer, au contraire, est occupé à remplacer par des récitatifs le dialogue vif et animé, qui nuit à l'ensemble harmonieux de l'œuvre musicale. Mais ce n'est point à Paris que sera joué le nouveau grand-opéra, c'est à Londres. C'est un baryton du théâtre italien de Londres qui doit jouer le rôle de M. Faure à Covent-Garden, et, selon toutes les probabilités, M<sup>me</sup> Miolan-Carvalho celui de Dinorah au lieu et place de M<sup>me</sup> Bosio.

AL'HIPPODROME, aujourd'hui dimanche, *Riquet à la houppe*, féerie équestre en neuf tableaux. Des chars, des combats et aventures burlesques. Riquet à la houppe, le plus laid et le plus charmant des princes, devient le lion de la saison. Tout Paris voudra applaudir cette curieuse pantomime; une nouvelle série de places à 50 centimes vient d'être ouverte, ces places sont fort bonnes et à l'ombre.

## LES OPÉRAS DE SALON

Connaissez-vous, dites moi, quelque chose de plus ennuyeux qu'un concert?... rien... si ce n'est deux... ceci n'est point neuf, puisque c'est renouvelé des flûtes du père Chérubini. Eh bien! quelques artistes pénétrés de cette universelle opinion, ont tâché de porter le théâtre aux salons et à la salle Herz. On place des paravents ou deux grands rideaux rouges, et l'on joue la comédie à la fin d'un concert. Ma foi, j'aime encore mieux cela. Les embrasures des fenêtres servent de coulisses, les diamants et les beaux yeux des spectatrices servent de rampe, l'inévitable piano tapotte une ouverture et remplace l'orchestre, le malheureux! Les acteurs mettent du rouge et du blanc, tout comme de vrais comédiens ou les habitués du Casino. Délire, trépignements, rappels, tout y est..... Nous voudrions bien rire, mais l'ironie s'arrête au bout de notre plume. Car derrière ces rideaux, derrière cette porte, il est un jeune musicien qui souffre et qui attend anxieusement l'issue de la soirée, lui qui a mis dans ce frêle ouvrage toute son énergie, toute son âme.

Qu'il se fasse jouer au théâtre! s'écriera pompeusement quelque Prudhomme ignare, l'État se saigne aux quatre veines pour subvenir aux intérêts de l'art. Voyez ces nombreuses scènes lyriques qui ouvrent chaque soir, leurs portes où se précipite un public idolâtre, qu'il s'y fasse jouer! — Vraiment?... Eh bien! examinons ensemble la situation des théâtres lyriques envers les jeunes compositeurs.

L'Opéra est consacré avec raison aux chefs-d'œuvre du répertoire et aux maîtres français et étrangers.

L'Opéra-Comique est à peu près dans les mêmes conditions. A peine joue-t-il les prix de Rome que son cahier des charges lui impose!

Quant au Théâtre-Lyrique, il aurait pu venir en aide à la jeunesse musicale, il avait été créé pour cela; mais l'abus des pièces à spectacle et des traductions l'a complètement fait sortir de sa route première.

Les Bouffes ont des succès pour leur habile et fécond impressario et quelques levers de rideau pour de rares élus.

Nous ne parlerons pas des Folies-Nouvelles, qui ne pourront jamais être considérées comme un théâtre lyrique sérieux, mais bien plutôt comme des tréteaux de foire.

La nomenclature, vous le voyez, n'en est pas longue et donne un amer démenti aux suppositions trop optimistes.

Ne pouvant donc se faire jouer au théâtre, les pauvres musiciens, usant du subterfuge de Mahomet, s'en font un et tachent de percer cette ombre fâcheuse qui leur dérobe l'avenir : et voilà pourquoi cet hiver nous avons entendu dans les concerts et dans les salons plusieurs opérettes, entr'autres celles-ci :

*Les deux princesses*, de M. Wilfrid d'Indy.

*Les terreurs de M. Peters* et *les Deux Billets*, de M. Ch. Poisot qui, le premier, il y a quelques années, inventa l'opéra de salon.

*En état de siège*, de M. Beer.

*Après la pluie*, de M. le baron Ernouf.

*La mort de Socrate*, de M. Hocmelle.

*Pierrot à Paphos*, de M. Wekerlin.

*L'onde Steek*, de M. A. Mey.

Ne croyez-vous donc pas que dans cette liste, encore incomplète, un directeur intelligent n'eût point pu trouver une partition digne de la rampe? Un acte coûte peu à monter, — pas de costumes, point de chœurs; on n'a pour tous frais que la copie de musique. Qu'est-ce cela pour nos pachas directoriaux, qui dépensent des centaines de mille francs dans un seul ouvrage en trois actes?

Nous pourrions bien réclamer la décentralisation artistique pour remédier à ce fatal état de choses, et donner l'exemple de l'Italie, dont chaque ville possède deux ou trois théâtres qui créent des opéras nouveaux; mais l'apathie et la badauderie provinciales ne nous donneraient pas gain de cause : le pauvre M. Louis avec ses *Deux Sergents* et sa *Marie-Thérèse*, l'a essayé vainement, il est mort à la peine.

Espérons seulement que dans le prochain remaniement des théâtres, que nécessitera l'extension des limites de Paris, l'autorité supérieure voudra bien créer des théâtres lyriques vraiment et efficacement destinés aux jeunes compositeurs.

O. VINCENT.

## COUPS DE RASOIR

Avant la nouvelle loi sur la noblesse, on sait que certaines gens s'adressaient à d'habiles industriels pour leur fournir les titres qui leur manquaient.

C'était sous Louis-Philippe.

Un de ces nouveaux anoblis devait se marier avec la fille d'une riche famille de bourgeoisie, mais qui tenait absolument à avoir un gendre titré.

Elle exigeait de vieux parchemins, mais bien en règle, une belle généalogie.

Sur ces entrefaites la loi sur les titres parut.

Le mariage traîna en longueur.

— Mais qui vous arrête donc? demandait-on au futur beau-père.

— Mon gendre fait ses preuves.

Inutile de dire que M. R... les fait encore.

## CHEZ DES GENS DE LETTRES.

On parlait d'un parasite, médisant de profession.

— Cet homme-là a une bouche qui ne lui coûte rien.

— Je crois bien, il ne l'ouvre qu'aux dépens d'autrui.

X..., le spirituel vaudevilliste, ne peut entendre parler de la prunelle des yeux. Il ne trouve pas cette expression française.

— Je ne comprends pas, dit-il, les bizarreries de notre langue. Quand une femme a les yeux grands et beaux, je ne puis pas dire prunelle, c'est un diminutif, je dis qu'elle a des prunes.

— Mais quand elle a les yeux petits?

— Quand elle a les yeux petits, et noirs, je dis qu'elle a des pruneaux. C'est parler plus juste.

Il y a en ce moment-ci, dans une petite ville de province, que je ne peux pas vous nommer, un ménage charmant, qui fournirait le sujet d'un gai vaudeville.

Le mari est joueur,

Et la femme est tendre.

De sorte que le mari joue toute la journée, et la femme....

Ah! diable, je crois que j'allais dire une bêtise. Enfin, chacun joue son jeu favori.

Mais le jeu demande beaucoup d'argent, si bien qu'ils ont mangé leur fortune entière.

JEAN BELIN, peintre français.

## LABRUYÉROTYPE.

« Il y a, dit Labruyère, des âmes sales, pétrées de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt, comme les belles âmes le sont de la gloire et de la vertu; capables d'une seule volupté, qui est celle d'acquiescer ou de ne point perdre, curieuses et avides du dernier dix, uniquement occupées de leurs débiteurs, toujours inquiètes sur le rabais ou sur le décri des monnaies, enfoncées et comme ahimées dans les contrats, les titres et les parchemins. De telles gens ne sont ni parents, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes; ils ont de l'argent. »

Il est impossible d'ajouter un trait à cette peinture d'une exactitude impitoyable. Mais il est bon de l'avoir toujours présente à l'esprit dans l'étude de ces types odieux, qui ne sont peut-être pas plus communs, mais qui certainement ne sont pas plus rares de nos jours que jadis.

Ce serait à la fois une grande erreur et une grande injustice de faire de la richesse un signe d'infamie et de réprobation, et tous les hommes qui ont de l'argent ne sont pas purement et simplement des hommes d'argent. Il est vrai qu'il y a des vices et des défauts qui sont presque inséparables d'une grande fortune, mais il y en a aussi qui sont attachés à l'extrême pauvreté.

Le riche est trop souvent enclin à l'égoïsme, à l'orgueil, au dédain; mais le pauvre se montre presque toujours envieux, menteur et rampant. Il y a cependant des hommes qui savent user noblement des biens de la fortune, soit qu'ils les aient reçus en héritage, soit qu'ils les aient acquis par leur travail, et de même, il y a des gens à qui l'indigence ne saurait rien enlever de leur franchise, de leur dignité ni de leur jugement.

Il n'est pas nécessaire, pour être un homme d'argent, d'avoir beaucoup d'argent, et la médiocrité de la fortune est même un prétexte commode pour se montrer avide et dur.

Quel est cet homme qui sonne d'une façon si bruyante; qui dérange sans gêne tant de monde pour se placer au théâtre, quand la toile est levée; qui, dans un restaurant ou dans un café, appelle le garçon d'une voix si impérieuse; qui coudoie



# LE RASOIR DE FIGARO

JOURNAL LITTÉRAIRE, ANECDOTIQUE ET SATIRIQUE

Un Numéro : 20 centimes.

GUSTAVE NAQUET

Rédacteur en chef.

LE RASOIR DE FIGARO

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

52 Numéros par an.

ABONNEMENT

Un An. . . . . 12 Fr.

Six Mois. . . . . 6

Les Manuscrits non insérés sont rendus.

Pour les départements adresser, franco, un mandat sur la poste à l'ordre du Rédacteur en chef.

BUREAUX

RUE FEYDEAU, 24

PARIS

GUSTAVE NAQUET

Rédacteur en chef.

LE RASOIR DE FIGARO

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

52 Numéros par an.

ABONNEMENT

Un An. . . . . 12 Fr.

Six Mois. . . . . 6

Les Manuscrits non insérés sont rendus.

Il est rendu compte des ouvrages dont deux exemplaires nous auront été remis par l'éditeur.

BUREAUX

RUE FEYDEAU, 24

PARIS



## A NOS AMIS CONNUS OU INCONNUS.

Nous avons créé un journal dont nous n'avons à expliquer ni les tendances ni le but. Depuis près de deux mois on nous a vu à l'œuvre, et le public auquel nous nous sommes adressé doit maintenant savoir si notre œuvre est digne d'estime et d'encouragement.

Le succès a couronné nos premiers efforts, mais un journal ne saurait se développer ni prendre quelque importance sans l'appui d'un capital qui permette de pourvoir aux frais de publicité les plus indispensables.

C'est pour trouver ce capital, que nous avons pris la détermination de nous adresser à nos amis connus ou inconnus. Nous leur offrons pour gage notre journal, notre travail, notre avenir et nous émettons des obligations pour la souscription desquelles nous comptons sur leur concours.

Beaucoup de petites feuilles littéraires ont eu de plus humbles débuts que la nôtre et ont assez prospéré pour donner des résultats avantageux. Nous espérons que notre journal sera de ce nombre, et que nos amis feront, en souscrivant, une affaire qui ne leur sera pas onéreuse.

## ÉMISSION D'OBLIGATIONS.

Il est émis cent obligations à 250 francs, remboursables à 300 francs, et produisant 10 francs d'intérêt.

Il sera fait, chaque année, le 1<sup>er</sup> mai, un tirage au sort des obligations remboursables.

Chaque souscripteur a droit à un abonnement gratuit, jusqu'en remboursement de son obligation.

Le 1<sup>er</sup> tirage aura lieu en 1860, et comprendra cinq obligations.

Les autres tirages auront lieu d'année en année et comprendront dix obligations. Le dernier tirage comprendra quinze obligations.

Toutes les obligations seront donc remboursées en dix ans.

Elles sont garanties par la propriété et la clientèle du journal le *Rasoir de Figaro*, d'après les clauses et conditions de l'acte, dont la minute est déposée chez M<sup>e</sup> Dufour, notaire à Paris.

On verse 100 francs en souscrivant.

Les 150 francs restants seront versés en trois paiements de deux mois en deux mois.

Les souscripteurs qui voudront avoir immédiatement des titres au porteur devront se libérer de tous les versements.

Adresser les demandes à M. Gustave Naquet, rédacteur en chef et propriétaire du journal le *Rasoir de Figaro*, rue Feydeau, 24, à Paris.

*Figaro-Revue* n'existe plus. Ce sera désormais le *Rasoir de Figaro* qui sera chargé de faire, tous les dimanches, la barbe aux imbéciles, aux méchants et aux lâches!

Tout abonné nouveau au *Rasoir de Figaro* a droit aux quatre numéros de *Figaro-Revue*.

Les deux premiers numéros forment une jolie brochure de 124 pages.

Un accident arrivé à notre nouvelle gravure nous oblige à mettre encore aujourd'hui une illustration provisoire en tête de ce journal.

## SALON DE 1859

Quand on visite le Salon de peinture, on est frappé de la quantité considérable de tableaux dans lesquels les peintres font preuve à tout instant d'une incontestable et réelle habileté. La main est libre, elle est maîtresse, elle est reine; jamais peut-être il ne s'est rencontré autant d'hommes rompus à tous les procédés matériels de la peinture, à toutes les ficelles, à tous les trucs du métier. Seulement, sauf quelques bien rares exceptions, la pensée manque, la pensée et le style sans lesquels il n'existe rien dans l'art.

La conviction n'anime pas ces brosses habiles et expérimentées; la foi ne fait pas vibrer ces forces vivantes et matérielles. Il est impossible de parcourir les deux tristes salons qui contiennent, l'un la peinture officielle, l'autre la peinture religieuse, sans être imprégné de suite de cette glaciale et pénible impression.

Les peintres se renferment donc dans l'imitation plus ou moins exacte, plus ou moins frelatée de scènes prises sur nature. Le réalisme est bien plus à la portée de la masse des artistes et des amateurs. Le réalisme et le *champfleurisme* inondent la peinture. Les carrés de fromage flanqués de choux et de carottes; les melons éventrés, les grenades éclatantes, les chaudrons brillamment écurés et reluisants au soleil sont le thème favori sur lequel s'exercent les grandes individualités artistiques, et franchement nous aimons encore mieux voir des chaudrons réusis, des poires vigoureusement enlevées, et du fromage peint avec brio, qu'une sainte famille de pantins comme il en est plusieurs, hélas! que des bonshommes en papier se livrant bataille, que des miracles en carton!

Mais si par hasard il se trouve au milieu de tout ce fatras d'habiletés, une œuvre de style, élevée, consciencieuse, pure, l'œil est ravi, émerveillé, reconnaissant.

Voyez, dans le grand salon d'entrée, cette jeune fille à *Vaillet rouge*, peinte par Flandrin. C'est là, sans contredit, la perle du salon. Flandrin est le premier élève, l'élève chéri de M. Ingres, ce pieux dépositaire du style, dans notre époque de photographie et de chaudrons artistiques. Flandrin ne serait pas l'élève de M. Ingres, à coup sûr il serait son maître.

Jamais jusqu'alors nous n'avions admiré une œuvre aussi parfaite de M. Flandrin. Cette figure a plus encore que la beauté de la forme, elle est élevée, elle est austère et séduisante à la fois dans sa chasteté pure. Les yeux merveilleusement dessinés et enchâssés projettent un regard d'une inexprimable douceur, d'une innocence calme et sérieuse. L'ajustement est sobre, sans coquetterie, mais non sans élégance. Dans trente ans la mode aura fait toutes les évolutions; l'empire des crinolines aura changé, la dictature des falbalas sera plongée dans l'oubli, le monde des oripeaux féminins sera confondu, que l'œil n'éprouvera point de

surprise moqueuse en revoyant cette robe d'un goût sévère qui enveloppe discrètement les formes sans les faire disparaître.

Les mains sont dessinées et modelées avec la plus grande finesse. L'ensemble du ton, dans une gamme un peu grise, est d'une harmonie parfaite. Approchez-vous, vous ne sauriez pas le procédé dont s'est servi l'artiste pour arriver à cette perfection de finesse et de modelé; les coups de pinceau n'ont pas l'orgueil de s'étaler audacieux et tapotés comme dans certains peintres à la mode, ils sont merveilleusement fondus et passés dans les lumières et dans les ombres, et cependant, quand on s'éloigne, ce modelé si fin et si délicat de près, devient vigoureux, ferme et consistant comme la nature.

On aime cette jeune fille aux yeux doux et calmes, elle sera l'épouse chaste et pure, la mère tendre et dévouée. Flandrin a fait ici le poème de la femme honnête, charmante et vertueuse, comme son maître, M. Ingres, a fait, dans le portrait célèbre de M. Bertin, l'épopée de la bourgeoisie intelligente, mais gonflée, qui régnait sous Louis-Philippe. La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf.

Du TRUY.

## M. JULES SANDEAU A L'ACADÉMIE.

Singulier temps que le nôtre! Balzac n'a jamais été de l'Académie, ni Frédéric Soulié, ni Eugène Sue, ni tant d'autres qui ont honoré les lettres françaises. M. Alexandre Dumas n'en est pas, lui qui a brillé dans des genres si divers. Beaucoup d'écrivains distingués, de poètes éminents, de romanciers ingénieux restent également en dehors de ce cénacle qu'on représente parfois comme l'assemblage de toutes les gloires littéraires.

Mais M. Jules Sandeau, muni d'un assez mince bagage, a vu s'ouvrir devant lui les portes de l'Académie et il a pu jouir du privilège, — peu commun aujourd'hui, — de prononcer un discours répété par tous les échos de la publicité.

Quel est donc le Sésame mystérieux qui donne l'accès de ce temple? Quels sont les titres qui recommandent sûrement les candidats aux choix des patriarches de l'Institut?

Ce n'est pas le moment de chercher à pénétrer le secret des admissions académiques. M. Jules Sandeau est désormais parmi les immortels et il a donné, — jeudi dernier, — son oracle, c'est de son discours qu'il s'agit.

Ce n'est point le sujet qui pouvait lui faire défaut et rarement néophyte eut-il une meilleure occasion que M. Jules Sandeau pour échapper aux banalités académiques.

On sait en effet qu'il y a quelques mois, l'Empereur fit à M. Jules Sandeau l'honneur de lui demander à quelles causes on pouvait attribuer la dégénérescence, la stérilité, l'aplatissement de la littérature? M. Jules Sandeau resta coi et promit de faire plus tard un rapport sur la question.

Eh bien! n'était-ce point là un thème tout trouvé pour son discours de réception? Avec quelle autorité, il aurait pu faire, toucher du doigt le mal qui ronge notre génération littéraire, avec quelle force il aurait pu définir les causes qui entravent l'essor de l'imagination et de l'esprit des écrivains actuels!

Au lieu de cela, M. Jules Sandeau a préféré, par un tour de force qui n'était pas sans difficultés, assurément, discourir à perte de vue sur son prédécesseur, M. Charles Briffaut, dont M. de Lamartine a dit justement : « Qu'il était une ombre, même avant d'être mort. »

Aussi cette séance de jeudi dernier, à l'Académie, ressemblait-elle à ce pays des ombres décrit par Scarron.

Oui, nous avons vu une ombre de littérateur — parlant au milieu des ombres, — d'une ombre de tragédien. Il n'y avait qu'une ombre qui manquait à la fête, c'était l'ombre de l'éloquence.

Ainsi M. Jules Sandeau a perdu l'occasion de faire un acte de courage et de rendre un service sérieux aux lettres. Il est resté dans l'ornière des plus plates banalités historiques, il a trouvé le moyen d'exalter la fidélité d'un poète qui sut chanter tout à la fois « les fastes de l'Empire » et les douceurs de la Restauration. Il a apprécié avec assez de justesse, il est vrai, l'explosion de sève et de vie qui se produisit en France, dans les dernières années de la Restauration, et qui donna aux productions de l'esprit un remarquable élan; mais par une de ces contradictions habituelles aux hommes sans principes arrêtés, il a exalté M. Briffaut, qui était précisément dans le camp de ceux contre lesquels cet élan se produisait.

En somme, M. Jules Sandeau n'a fait ni un bon discours, ni une noble action. Il est resté vulgaire dans la forme et dans le fond. Il n'a trouvé ni un aperçu neuf, ni un tour heureux.

Pour tout résumer enfin, il a montré qu'il était parfaitement digne de succéder à M. Charles Briffaut, car s'il y a sous la coupole de l'Institut des rayons et des ombres, ce n'est pas parmi les rayons qu'il pourra compter.

NOBODY.

## UN DUEL A MORT EN 1853.

## I

Quelques mots sur les personnages qui jouent, dans l'histoire que je vais raconter, les rôles principaux.

L'un se nommait Frédéric Cournet. C'était un ancien officier de marine, décoré à l'âge de dix-huit ans pour sa belle conduite dans une expédition qui eut lieu en Portugal, sous les ordres de l'amiral Roussin, au commencement du règne de Louis-Philippe.

Frédéric Cournet était d'une bravoure chevaleresque. Il avait eu de nombreux duels, et l'une de ses dernières affaires — en 1850 — lui avait fait une réputation très-éclatante. Sa carrière de marin avait été honorable et quelques écarts de jeunesse avaient seuls un peu nui à son avancement. Mêlé aux agitations de la politique, Frédéric Cournet avait dû quitter la France en décembre 1851 et s'était retiré à Londres, où le hasard le mit en contact avec un adversaire singulier, nommé Emmanuel Barthélemy.

## II

Cet Emmanuel Barthélemy avait, à l'âge de seize ans et demi, commis une tentative de meurtre dans des circonstances tout à fait exceptionnelles. Il s'était approché d'un sergent de ville — en pleine rue et en pleine paix — et lui avait tiré, par derrière, un coup de pistolet. Le coup, mal dirigé, cassa le bras du sergent de ville, qui échappa comme par miracle.

Barthélemy fut, pour ce fait, condamné par la Cour d'assises aux travaux forcés à perpétuité. Cela se passait en 1840 ou 41. Quand arriva la révolution de février, on intercédait auprès du gouvernement provisoire pour obtenir la grâce de Barthélemy, qui avait cédé, disait-on, à l'exaltation de sentiments politiques et qui, depuis sept ans, menait une conduite exemplaire au bagnon où il subissait sa peine.

## III

De retour à Paris, Emmanuel Barthélemy prétendit que le sergent de ville qu'il avait voulu tuer s'était introduit dans une société secrète pour en dévoiler les projets. A l'aide de ces allégations sans preuves, Barthélemy prit un assez grand ascendant dans les faubourgs, et quand éclatèrent les horribles événements de juin, il se montra aux premiers rangs de l'insurrection, défendit avec autant d'énergie que de sang-froid la principale barricade du faubourg Saint-Antoine et fut arrêté pour être traduit devant le conseil de guerre. Il s'échappa de la prison militaire de la rue du Cherche-Midi, se réfugia en Espagne et vint en Angleterre. Il devint là le centre d'un certain nombre d'individus, la plupart anciens combattants de juin et très-hostiles à toutes les autres catégories de réfugiés politiques.

Barthélemy avait acquis quelque instruction. Il parlait avec une grande facilité et n'était dépourvu ni de

logique ni même parfois d'une certaine éloquence. Son style était bon. Il se livrait avec ardeur à la pratique des armes. Il eut deux duels d'où il sortit avec avantage.

## IV

Pour des raisons qu'il serait difficile d'expliquer, Barthélemy provoqua Cournet en duel. Ce dernier ne voulut pas repousser cette provocation, comme il en avait certainement le droit, parce qu'un de ses amis intimes s'étant battu précédemment avec Barthélemy, il aurait eu l'air de le blâmer; en déclarant ne pas vouloir se mesurer avec un adversaire indigné de lui.

Ce scrupule était exagéré. L'ami de Cournet, en se battant avec Barthélemy, avait simplement cédé à un mouvement de faux amour-propre. N'ayant pas fait ses preuves de courage avec assez d'éclat pour se trouver au-dessus du soupçon, il avait craint que son refus ne fût considéré comme une faiblesse.

Mais Cournet n'avait pas les mêmes motifs, et il aurait fort bien pu laisser tomber avec dédain la provocation de Barthélemy. Il la releva néanmoins, mais posa pour condition que le duel aurait lieu au pistolet; ne voulant pas, disait-il, salir son épée d'officier au contact de l'épée d'un ancien forçat.

## V

Après beaucoup d'hésitations, Barthélemy accepta le duel au pistolet, mais il fut convenu que si deux coups de feu étaient échangés sans résultat, le duel continuerait à l'épée.

On alla louer des armes dans un tir situé Leicester-Square, à Londres. Elles furent nettoyées, le soir, par les témoins et mises sous scellé jusqu'au lendemain.

Le lendemain, on se rendit dans une petite commune non loin de Londres et tout près du royal château de Windsor. Le paquet contenant les pistolets était intact. Les cachets étaient bien dans le même état que la veille au soir. On défit le paquet et les témoins des combattants chargèrent séparément l'arme qui devait servir à celui qu'ils assistaient. Barthélemy s'écria, en s'adressant à ses témoins :

— Suivez bien mes instructions !

## VI

Les adversaires furent placés à une distance de quarante pas, et chacun d'eux eut la faculté d'avancer de dix pas en faisant feu à volonté.

Ils s'observèrent quelque temps d'abord, puis Cournet fit un pas, — Barthélemy ne bougea point.

Cournet l'apostropha, — lui disant :

— Allez-vous donc rester là-bas ?

— Je ferai ce que je voudrai, répondit l'autre.

— Et si je vous manque à trente pas, vous tirerez à vingt pas, sur moi ?

— Je ferai ce que je voudrai.

Il y eut un intervalle de repos et de silence pendant lequel les deux hommes s'observèrent encore.

Enfin Cournet marcha résolument, jusqu'à la limite de ses dix pas, attendit quelques secondes, ajusta son adversaire et... le manqua.

A ce moment, Barthélemy marcha à son tour, fit ses dix pas, visa Cournet quelques secondes et pressa la détente de son pistolet.

L'arme fit long feu. La capsule seule éclata. Les témoins se regardèrent, Cournet resta impassible, Barthélemy demanda une autre capsule.

La capsule nouvelle étant placée sur la cheminée du pistolet, Barthélemy ajusta de nouveau son adversaire, et encore une fois la capsule seule partit.

## VII

Cette arme ne vaut rien ! s'écria Barthélemy en jetant son pistolet.

— Qu'on lui donne le mien, dit Cournet; cet échange se fit. On mit aux mains de Cournet le pistolet de son adversaire, et après avoir chargé celui qui avait déjà servi, on le donna à Barthélemy qui se replaça à la distance de vingt pas, ajusta une dernière fois son adversaire et fit feu.

Cette fois l'arme n'avait trompé ni l'œil ni le bras de Barthélemy, et la balle frappant Cournet en pleine poitrine le traversa de part en part. Il tomba presque aussitôt pour ne plus se relever. On transporta la victime de ce duel sans précédent dans une petite auberge voisine où il mourut, en pleine connaissance, au bout de trois heures. Il avait quarante-trois ans.

C'est ainsi qu'un brave officier de marine, après vingt-huit ans de service, après avoir couru tous les hasards des navigations les plus périlleuses tomba, sur une terre étrangère, sous la balle d'un scélérat obscur.

On rendit au tir de Leicester-Square les armes qui avaient servi au duel et quand l'armurier visita le pistolet qui deux fois avait raté entre les mains de Barthélemy, il trouva, au fond du canon un morceau de chiffon. Ce chiffon interceptant la communication entre la cheminée et le canon du pistolet expliquait bien comment l'arme n'avait pu servir.

Ce fait passa inaperçu dans le procès qui eut lieu plus tard devant un jury. Il avait cependant une grande signification. Qui avait pu introduire dans le canon du pistolet de Barthélemy, ce morceau de chiffon, si ce n'est ses propres témoins agissant, comme il le disait « d'après ses instructions ? » Eux seuls avaient tenu l'arme depuis qu'elle avait été retirée de l'enveloppe cachetée qui la couvrait, eux seuls l'avaient chargée.

Mais, dira-t-on quel intérêt Barthélemy pouvait-il avoir à cela ?

Rien de plus simple. Il était décidé à essayer le feu de Cournet à 30 pas pour ensuite tirer à distance de 20 pas. Or, si Cournet l'avait tué ou blessé et qu'on eût découvert ce pistolet hors de service entre les mains de la victime, on pouvait accuser lui ou ses témoins d'une manœuvre déloyale.

Si au contraire Cournet le manquait, — ne pouvant se servir de son pistolet, il prenait le pistolet de son adversaire et avait ainsi le temps de recouvrer tout son sang froid.

Dans le cas où les témoins de Cournet eussent refusé, — comme c'était leur droit, — de se prêter à cet échange d'armes inusité, le duel avait lieu à l'épée et vainqueur ou vaincu, Barthélemy accusait ses adversaires d'avoir voulu l'assassiner.

On sait de plus qu'il avait été convenu qu'on échangerait deux coups de feu, avant de s'armer des épées, et en rendant un pistolet incapable de servir, c'était rendre impossible l'échange d'un second coup de feu.

## IX

Telles furent à n'en pas douter les combinaisons de Barthélemy dans ce duel à mort. Il y eut à la suite un procès criminel dans lequel Barthélemy et un de ses témoins furent impliqués ainsi que les deux témoins de Cournet. La justice britannique ne chercha pas trop à savoir quel avait été l'adversaire de Cournet et prononça un verdict général d'acquiescement, sans s'inquiéter en aucune façon des causes du duel ni des conditions dans lesquelles il avait eu lieu.

## X

Cette lugubre histoire a eu sa moralité. Cournet fut accompagné à sa dernière demeure par 150 de ses compatriotes et de ses amis. On lui éleva une tombe décente et une inscription honorable fut placée sur la pierre qui en marque la place.

Trois ans après l'époque où ce duel eut lieu, Barthélemy s'introduisit à Londres chez un individu avec lequel il avait eu quelques discussions d'intérêt. Il était armé d'un revolver. Il tira à bout portant sur l'homme qu'il était venu voir et l'étendit raide mort. Il chercha à se sauver par-dessus le mur d'une cour, mais un voisin ayant tenté de le retenir, il le tua encore. Enfin des policemen accoururent. On l'arrêta. On le mit à Newgate et deux mois après il fut pendu. Il mourut sans donner le moindre signe de faiblesse ou de peur. Il y avait en lui l'étoffe d'un grand homme. Mais ses mauvais instincts, son orgueil et ses vices l'ont jeté dans le crime. Il avait débuté dans la vie par l'assassinat et il a fini, comme il avait commencé. Il n'a été ni homme politique, ni orateur, ni écrivain, ni soldat, — pas même duelliste. Il n'a été qu'assassin.

GUSTAVE NAQUET.

## CROQUIS DU JOUR

A chaque époque, à chaque saison, de nouvelles mœurs et de nouveaux types.

Un nouveau type nous est né, le chroniqueur de guerre. Le chroniqueur de guerre a tout de suite été bien lancé dans le monde. Parce qu'il courait à toute vapeur vers le champ de bataille, qu'il dévorait l'espace, comme la locomotive dans la chanson, il a été qu'il allait tout primer. Le public s'y attendait, et un petit journal, dans son enthousiasme guerrier, avait même laissé entrevoir à son chroniqueur qu'il pourrait bien devenir général à la fin de la guerre. Ce journal devait recevoir ses correspondances écrites sur un tambour, et alors, c'est le cas de le dire, elles auraient été faites à baguettes rompues. Chaque pas en avant était aussitôt compté, chaque mouvement était noté d'avance, le télégraphe jouait, et le

Moniteur de la petite presse était informé de la défaite des Autrichiens en même temps que le général en chef.

C'était charmant, ébouriffant, mais insoutenable.

Ces soldats si complaisants, ces chroniqueurs de la chronique pour la chronique, qui s'engageaient afin d'avoir l'honneur de chroniquer à quinze centimes la ligne, qui parlaient pleins de cœur avec la bonne parole d'un pacha de petit journal, qu'ils deviendraient généraux, c'était vraiment trop d'héroïsme. On peut demander des canards à son rédacteur, mais voilà tout.

Aussi le gouvernement y a mis bon ordre.

Il a donc, vous le savez déjà, par mesure de prudence générale, défendu aux soldats d'adresser des lettres aux journaux, et il a interné tous les chroniqueurs à Turin et à Gênes.

Aujourd'hui le chroniqueur de guerre et le chroniqueur de ville ne diffèrent que par le nom, et ils se ressemblent par un point bien important, celui d'être tous les deux aux abois. Le chroniqueur de Paris chôme de nouvelles, celui de Turin itou.

Mais comme ils ne peuvent pas rester inactifs, les chroniqueurs de guerre se promènent dans Gênes et dans Turin, dans Turin et dans Gênes, et en fouillent les moindres recoins.

Ils voient des gens qui vont à la guerre, ils en voient qui en reviennent et ils l'écrivent, c'est toujours cela.

C'est tout à fait l'histoire de cet homme qui ne connaissait pas une personne, mais qui avait vu quelqu'un qui la connaissait.

En attendant ils sont assez mal logés, mais pleins d'ardeur, ils ne savent rien, mais ils brûlent de chroniquer. Le commencement de leurs lettres dit assez sur tous les tons :

Chroniquons,  
Chroniquons,

mais ils en sont réduits à continuer par ces mots terribles : Pas de nouvelles, et ils parlent de leurs embarras d'auberge.

Ne font-ils pas un peu l'effet des figurants de l'Opéra qui chantent :

Marchons,  
Marchons,

pendant un quart-d'heure, sans bouger d'un pas.

Cependant, il faut rendre justice à tout le monde, malgré les embarras de la chronique, nous avons lu d'intéressantes correspondances sur la physionomie des troupes, des villes et des campagnes.

Je ne sais si ces détails tout à fait nouveaux pour le public, ont séduit nombre de gens, mais il est de fait qu'on n'entend plus parler aujourd'hui que de passer la belle saison en Italie.

Deuxième type du jour.

On ne s'aborde plus dans un monde quelque peu élégant que par ces formules :

— Quand partez-vous ?

— Vous n'êtes pas encore parti !

— Je pars.

— Je suis parti.

Donc, on n'ira cette année, ni à Bade, ni à Wiesbaden, ni à Hombourg, on ne verra pas les bords du Rhin, mais on aura vu les bords du Tessin, du Pô, de l'Adige, du Mincio, qui ne sont pas aussi pittoresques, mais qui ont tout l'attrait de la poésie héroïque. On délaissera peut-être un peu le Havre, Trouville, Biarritz, pourquoi pas ? la Méditerranée a des flots aussi purs que l'Océan.

Dans quinze jours, peut-être même à l'heure où ces lignes paraîtront, le Piémont sera libre de tout Autrichien, et l'on y sera aussi en sûreté qu'en France. Les touristes ne feront pas la guerre, mais ils la suivront, aux premières loges, ils déploieront leurs cartes, ils visiteront les champs de bataille et referont les plans de campagne, — et ils laisseront encore assez de curiosités à voir aux voyageurs des trains de plaisir qu'on organisera cet automne.

Après tout, c'est une excellente occasion de connaître cette Italie dont les poètes et les livres de voyages ont tant parlé, qu'on ne la connaît pas du tout.

On a raison, car on n'apprend en France à connaître les pays étrangers que lorsque nos armées s'y battent. Voyez l'Allemagne, l'Espagne, la Crimée. Qui connaît à Paris l'Angleterre, la Suède, la Norvège, l'Asie, l'Afrique, à part l'Algérie par exemple, le premier gamin venu en sait plus long sur la Chine et le royaume d'Anam, que vous, que moi, sur Dublin ou Copenhague.

Mais c'est dans le demi-monde qu'on est le plus sensible aux beautés de l'Italie.

Toutes ces dames, ces dépeignées, comme les a si spirituellement baptisées M. Henry de Pène, sont sur le point de partir.

Elles sont affrôlées par la certitude de demeurer dans des palais de marbre.

Ensuite elles se disent probablement, que si l'on a bien accueilli Mars, il en sera de même de Vénus, la mythologie leur apprend que l'un ne va guère sans l'autre.

Autre raison peut-être. Il y a tant de fiers et brillants volontaires à l'armée italienne, et le courage les attire.

Pas une, vous le verrez, n'ira cette année, faire son voyage à Londres.

Il y en a pourtant qui sont forcées de rester à Paris pour quelque temps encore, peut-être pour toujours, mais elles ne

l'avoient pas, et elles trouvent mille prétextes de différer leur départ.

L'une d'elles disait ces jours-ci :

— La guerre ne pourra peut-être pas être localisée. J'attends, pour me décider, l'ouverture du parlement anglais.

En attendant, voici aujourd'hui dans les villes du Piémont ; « quel est l'emploi de la journée, le seul possible, » dit un journal du soir.

« En se levant, on va au café tuer le ver et prendre langue.

« Du café, on se rend à l'hôtel, on déjeune.

« Après le déjeuner, vous sentez qu'il est indispensable de prendre une demi-tasse.

« On va au café et l'on y reste jusqu'au dîner, promenant son caprice du vermouth à l'absinthe, du grog à la bière.

« Après le dîner, on retourne au café où l'on attend l'heure du sommeil. Le café est le salon, le cercle, le cabinet littéraire, le rendez-vous universel. »

Bien des Parisiens en Italie, ne trouvent rien de changé à leurs habitudes.

Je les laisse avec cette douce consolation.

X.X.X.

## COUPS DE RASOIR

C'est très probablement la semaine prochaine que viendra devant le tribunal civil de la Seine, le procès qui nous a été fait à propos du titre de *Figaro-Review*. M<sup>e</sup> Léon Duval a bien voulu nous promettre le concours de ses lumières et l'appui de sa parole puissante pour défendre notre cause. Un pareil nom est déjà un gage de succès. Nous ne doutons pas qu'ayant à notre tête un des plus illustres maréchaux de l'éloquence, nous ne parvenions à mettre en déroute les Autrichiens du boulevard Montmartre, et à les faire tomber dans le Pô... qui leur sert de journal.

Un brave garçon, — spirituel à ses heures et toujours honnête et loyal, a pour beau-père un homme que tout le monde méprise, — et lui plus que personne, il a maintes fois exprimé son opinion à cet égard, et ce n'est pas sans sujet, car il a eu à se plaindre des procédés déshonnêtes du papa beau-père. C'est au point qu'après avoir été quelque temps son associé dans une entreprise qui a prospéré, — il s'est vu évincer de la boutique sans motif et sans droit.

Cependant, — c'est ce gendre qui sacrifie de vieilles amitiés à son beau-père, — qui épouse ses haines, ses rancunes et défend jusqu'à ses lâchetés. Pourquoi ?

O Contradiction ! aimer un homme qu'on méprise et préférer des liens imaginaires à ceux d'une amitié réelle et solide ; — n'est-ce pas quelque chose d'inexplicable et d'insensé ?

Il est vrai que M. de Villemessant se propose de passer la saison des eaux à Wiesbaden. Il se vante, — comme on l'a dit, — de donner des fêtes superbes dans ses appartements, où se réunira la meilleure société.

Quelqu'un, qui se promettait à ces réunions si distinguées beaucoup de plaisir, demandait à son hôte futur quels divertissements il comptait offrir à ses invités.

— Mais, — répondit M. de Villemessant, on dansera, on fera de la musique, — on chantera...

— Et, demanda le quidam, jouera-t-on ?

— Oui, à tous les jeux, et notamment au noble jeu de l'Oie.

— Connu ! c'est un vieux jeu renouvelé des Grecs. Décidément j'aime mieux aller à Asnières.

Parmi les aides de camp du grand Frédéric se trouvait un vieux colonel qui aimait beaucoup le jeu et dont les dettes, — assez considérables, — avaient été payées à diverses reprises par la munificence royale.

Au jour de l'an 1781, le roi de Prusse, après avoir fait à ses familiers de riches cadeaux, remit au vieux colonel un petit livre élégamment relié en lui disant : — Voici pour toi. C'est l'art d'économiser l'argent.

Le colonel se montra peu soucieux du cadeau et mit le livre dans sa poche en prenant tout au plus la peine de dissimuler sa mauvaise humeur.

Le lendemain, le roi demanda à son aide de camp ce qu'il pensait de l'ouvrage qu'il lui avait donné.

Sire, répondit le colonel, je n'ai pas encore eu le temps de le lire.

— Eh bien ! répartit le grand Frédéric, fais-moi savoir demain ton opinion. J'y tiens.

Le colonel, rentré chez lui, ouvrit enfin le volume et fut agréablement surpris de voir que chaque feuillet contenait un billet de 50 thalers sur le trésor royal.

Lorsque le roi demanda, le jour suivant, l'avis de son aide de camp sur le fameux livre celui-ci répondit :

— Je l'ai parcouru avec le plus grand plaisir, et aussitôt que j'aurai reçu de votre majesté le tome second, je mettrai en pratique les conseils de l'auteur.

Le roi qui aimait les bonnes réparties envoya, deux jours plus tard, au colonel un livre tout pareil à celui qu'il lui avait donné. Mais il avait inscrit ces mots de sa main : Ceci est le second et dernier volume.

C'est cette anecdote que M. Paul d'Ivoy a rhabillée dans sa dernière chronique en l'attribuant à l'empereur Nicolas. Elle se trouve dans la plupart des recueils anecdotiques écrits au commencement de notre siècle sur le grand Frédéric.

On a beaucoup parlé de la secte des Mormons aux États-Unis. Ces gens-là travaillent, achètent, vendent, fabriquent, boivent et mangent comme tout le monde. Ils ont une constitution, un gouvernement, des lois et des mœurs... Ah ! dame ! c'est là leur côté faible. Pour tout dire en un mot, ils remplacent le mariage par l'attraction passionnelle du bon Fourier.

Mais après tout ces mœurs-là ne ressemblent-elles pas beaucoup à celles de la plupart des indigènes du quartier Bréda, de la Boule-Rouge et autres lieux circonvoisins ?

Il y a donc aussi des Mormons à Paris et il est étonnant qu'aucun romancier ni dramaturge n'ait encore songé à prendre ce titre pour en décorer une de ces œuvres, — si fort à la mode aujourd'hui, — sur le demi-monde, les filles de marbre et les pêches à quinze sous.

Il y avait, il y a peu de temps encore à Paris, un homme entre deux âges, d'une santé robuste et possesseur d'une brillante fortune : nous l'appellerons le baron pour éviter les applications indiscrettes. Il s'était épris pour une véritable fille de marbre d'une folle passion.

Pendant quelques mois, grâce à des sacrifices d'argent considérables, il avait été regardé comme son protecteur officiel. A peine, cependant, s'il avait eu, pendant ce laps de temps, cinq ou six jours de règne véritable.

On n'avait pour lui que des maussaderies et des rebuffades qui semblaient l'enchaîner, à chaque instant, davantage. Ce n'étaient que brouilles et raccommodements, dont il payait chèrement les frais, sans même y trouver toujours des dédommagements bien positifs.

Sa passion ne s'est ni démentie ni refroidie un seul instant pendant trois années remplies de cette façon. Seulement, au bout de ce temps, il s'est trouvé ruiné de fortune et de santé.

Il est mort, il y a peu de semaines, ayant dissipé à peu près complètement son patrimoine, et celui de ses enfants. Cet homme est littéralement mort d'amour, et celle pour qui il a tout sacrifié, ne donnera sûrement pas même un souvenir à sa mémoire.

Ce baron, après tout, n'était qu'un sot, et la fille de marbre a eu raison, car elle est riche et pleine de santé.

Il y a des enfants trop précoces. On l'a souvent répété et Gavarni l'a prouvé de resté dans ses croquis sur les enfants terribles.

En voici un nouvel exemple pris sur le vif et dont nous avons été témoins *de visu*.

Un de ces marmots, — petit espiègle de cinq à six ans, — à la mine éveillée, à la répartie vive se mit en tête dernièrement de faire à son papa une surprise de sa façon.

C'était la fête de l'auguste auteur de ses jours et on lui faisait apprendre une fable qu'il devait réciter au dessert, après un dîner de famille et d'amis.

Le jour venu, — notre bonhomme s'éclipse un instant puis revient au beau milieu de la compagnie assez nombreuse, — débite sa fable avec aplomb et pour le bouquet tire de dessous son tablier, quoi...

Une couronne d'immortelles, — avec ces mots tracés en fleurs noires sur le fond jaune : *A mon bon père*. Il avait acheté ce joli cadeau, — en allant à l'école, — chez un marchand d'objets funèbres de la rue Fontaine-Saint-Georges. O précocité de l'enfance !

Gustave Mathieu vient de publier une espèce de cantate intitulée le *Crî des souaves*, qui est tout-à-fait indigne de ses précédentes productions. C'est à peine si trois ou quatre vers bien frappés se distinguent au milieu de ce ramassis d'épithètes et d'antithèses tourmentées. On y parle beaucoup de boisson. Exemples :

Et quand le fer est las de boire...  
De quoi boire à leur délivrance...  
La baionnette a soif! elle demande à boire.

C'est ce qui faisait dire à quelqu'un que cette cantate, plus que médiocre, ne sentait pas son Gustave Mathieu... retour de l'Inde.

Non, répondit un autre, c'est du Mathieu... retour de la Brasserie?

On lit dans le *Sport* :

M. le comte Kisseleff, ambassadeur de Russie, a donné la semaine dernière un grand et magnifique dîner, dont Mme la princesse Radziwill a fait les honneurs de la manière la plus charmante. Une immense corbeille, contenant de ravissants bouquets, avait été placée au milieu de la table. Chacun de ces bouquets était à l'adresse d'une des dames, il était orné de son porte-bouquet de forme et goût exquis, et accompagné d'une chaîne, d'une bague et d'une pierre en malachite. La passion des fleurs si généralisée, a mis en vogue ces auxiliaires de luxe de toute toilette élégante. Le porte-bouquet aujourd'hui comporte une très-grande recherche de travail; c'est une galanterie d'à-propos.

À quelque jours de là, le comte de Kisseleff donnait un autre grand dîner auquel ont assisté la veille de leur départ S. A. I. la grande duchesse Catherine et S. A. le prince Georges de Mecklembourg.

Le dernier lundi de Mme la duchesse de Galiera a été très-brillant et plus nombreux que les soirées précédentes. Les adieux se multiplient, et le duc et la duchesse de Galiera, on le savait, partent prochainement pour l'Angleterre où leur séjour ne sera que de courte durée; c'est une des étapes de leur itinéraire de villégiature. Faisaient partie de cette belle assemblée : la duchesse de la Tremouille, la duchesse de Valembrosa, le comte et la comtesse Duchâtel, M. et Mme Thiers, le marquis de Vogué, la marquise de Caulaincourt, le comte et la comtesse d'Aramon, le baron et la baronne et M<sup>lle</sup> de Lagrenée, la comtesse de Pontevès, la comtesse et M<sup>lle</sup> de Labourdonnaye, le marquis et la marquise de Via.

La *Gazette de Vienne* annonce que le prince Camille de Rohan a donné 10,000 florins pour l'équipement de corps francs.

Comme cette nouvelle pourrait exciter quelque surprise, il est utile de rappeler que la famille de Rohan Guéméné, dont le prince Camille est aujourd'hui le chef, a reçu en 1808, de l'empereur François I<sup>er</sup>, des lettres de grande naturalisation, qui ont été suivies de lettres patentes d'adoption. Le titre d'altesse sérénissime conféré par l'Autriche à cette famille a été successivement reconnu par les rois de Bavière et de Hanovre.

Le prince de Rohan a, par conséquent, cessé d'être Français.

Il y a toujours à Gênes un immense va-et-vient de troupes, d'artillerie, de cavalerie et de fourgons. Les soldats bivouaquent sur les portiques de marbre des palais, et rien ne peut s'imaginer de plus pittoresque et de plus étrange que le spectacle que présente en ce moment cette magnifique cité. Les facchini avec leurs longs bonnets rouges, couchés çà et là au soleil, nous offrent d'avance un vague spécimen des lazzaroni napolitains; ils paraissent s'entendre aisément avec les soldats provençaux et leur servent de cicerone. Les splendides églises de l'Annonziata, de San Cyro, de l'Assomption de Carignan, où la profusion des dorures fatigue les yeux à force de les éblouir, n'entendent sous leurs voûtes que des bruits de sabres et d'éperons mêlés aux psalmodies religieuses.

La vie est à bon marché à Gênes plus que dans toute autre ville du Piémont. On y boit à très-bas prix les vins d'Asti et de l'île de Sardaigne, on y trouve à profusion tous les fruits du Midi, et en ce moment de la saison, quoique les pluies aient été extrêmement abondantes, les citrons et les oranges sont en pleine maturité dans les jardins.

#### THÉÂTRE DU GYMNASE.

*Une preuve d'amitié*, comédie en 3 actes, par M. le comte Sollohub.

L'idée de cette comédie est assez originale. Une dame se met en tête de ramener aux pieds d'une Ariane de ses amies un infidèle qu'elle ne connaît pas. Trompée par une similitude de nom, la bonne amie se met à la poursuite du jeune homme, qu'elle trouve lancé dans le tourbillon de la vie désœuvrée du Paris-gandin. Elle fait ainsi en pure perte une campagne de morale, mais elle opère néanmoins un changement notable dans les habitudes du jeune homme, et, en lui inspirant un véritable amour, le détourne des voies de la dissipation.

Le rôle d'un vieux général, — celui d'une vieille fille à cheval sur la vertu la plus sévère, — un Allemand qui prétend à la main de la belle prêchante, enfin un petit commis de magasin qui courtise la camériste de la vieille demoiselle, étaient un peu l'action et s'y mêlent heureusement. Néanmoins l'ensemble de cette comédie est froid, — l'action languit, — le monologue et la tirade y tiennent trop de place. Ajoutons à cela que le contraste entre Teresa Pacheti, la maîtresse du jeune homme, et M<sup>me</sup> de Cernay, l'amie si dévouée, semble une répétition de toutes les scènes du même genre qui ont été mises dans les pièces sur les femmes honnêtes et sur les femmes qui ne le sont pas.

La pièce de M. le comte de Sollohub a donc obtenu un succès d'estime. Elle est, d'ailleurs, supérieurement jouée par M<sup>me</sup> Rose Chéri, charmante sous les traits de M<sup>me</sup> de Cernay; par M<sup>me</sup> Mélanie, dans le rôle de la vieille fille, et M<sup>me</sup> Delval, sous les traits de la fille jeune. Dupuis a donné une excellente physionomie au personnage de M. de Pierrefonds, espèce de mauvais sujet imaginaire. Ferville est toujours un général irréprochable, Landrol un Allemand pur sang, et Priston un Lovelace de magasin d'après nature.

Après avoir apprécié la comédie au point de vue général, si l'on songe qu'elle est l'œuvre d'un gentilhomme russe, on doit reconnaître que c'est tout simplement une merveille, et on s'étonnera moins des emprunts que l'auteur semble avoir fait à l'ancien répertoire de M. Scribe. Les Russes, on le sait, sont toujours un peu arriérés. Cependant, je ne crois pas qu'aucun auteur français fût capable d'écrire, — en quelque langue que ce soit, — une pièce dans laquelle se trouveraient des observations aussi fines et aussi vraies sur les mœurs d'un peuple étranger que celles de M. de Sollohub sur les mœurs parisiennes.

#### HIPPODROME.

RIQUET A LA HOUPPE, féerie équestre à grand spectacle, en neuf tableaux.

Eh oui, le voilà ce fameux Riquet à la Houpe, le voilà ce terrible Barberousse, le voilà ce méchant Barbebleue, — la perle des maris, — voilà le prince Charmant, le prince Désir et autres princes peu germaniques. Salut au Chat botté, — salut au Petit-Poucet dont les bottes de sept lieues nous ont tant de fois fait envie. Salut au nain Jaune et au petit Chaperon rouge, portant pieusement, — une médecine, — pour sa grand-maman qui était malade, — dans un petit pot, — tout comme les Autrichiens le seront bientôt, dans le grand Pô!...

Et la fée Diamantine, et la fée Carabosse, et la Belle au bois dormant, et toutes ces beautés naïves qui ont peut-être excité les premiers battements de notre cœur, les voilà aussi!

Que vous dirai-je? M. Arnault a évoqué tous ces joyeux contes de Perrault, il a fait revivre tous ces personnages fantastiques et il a mis en scène avec une magnificence inouïe la fameuse légende de Riquet à la Houpe.

Ce spectacle est assurément un des plus curieux, des plus amusants et des plus singuliers qu'on puisse rêver. C'est la féerie à cheval, — c'est la pantomime équestre élevée à la hauteur du mîmo-drame.

Que de genres différents se trouvent ainsi combinés heureusement pour le plaisir des yeux. Pour les uns, c'est le conte qui se déroule avec des péripéties imprévues et des détails inédits. Pour les autres, — l'éclat des costumes, — la richesse et la pompe du spectacle les tient sous les charmes. Les amateurs d'émotions trouvent de quoi se satisfaire dans les courses échelées des chevaux, — dans les incidents de la cavalcade, — dans les coups d'épée et les arquebusades.

Enfin, les admirateurs de la beauté plastique reposent avec complaisance leurs regards sur de jolies écuyères. Ils lancent des œillades assassines à la fière Amélia, à Julia, à Nathalie, à Eugénie, à Camille et autres Madeïnes non encore repenties du calendrier des amours.

Avec des éléments de succès si variés et si divers, il n'est pas étonnant que l'Hippodrome ait trouvé dans les contes de Perrault une mine d'or.

#### BIBLIOGRAPHIE.

*Légendes des Pyrénées*, par M. Karl-des-Monts, un vol. in-18, chez Michel Lévy frères, à Paris.

Nous empruntons les lignes suivantes à la *Revue littéraire*. « Notre grand désir aurait été de vous donner une idée de la manière de l'auteur, du procédé qu'il emploie pour nous initier aux croyances de sa province; mais comment suivre dans leurs caprices, dans leurs mille épisodes, dans leur charmant laisser-aller ces faciles récits, si délicieusement frais que le moindre souffle d'analyse les ternirait? Comment traduire ce parfum de poésie et d'amour, ce vague de la rêverie, ces sensations inspirées, ces émotions sympathiques, ces désirs innocents de jeunes filles s'éveillant à l'amour, ces lamentables désolations d'amantes trahies; ces soupîrs du cœur et ces chants de l'âme qui ne cessent de s'exhaler sous sa plume en pleurs ou en sourires? Ne serait-ce pas être on ne peut plus malavisé que de vous offrir ici quelque critique froide et glacée, en place des pages de ce volume, parfumé de ce que la poésie a de plus suave? A quoi bon décomposer la lumière et faire une préface à votre plaisir? La lecture seule de l'ouvrage

peut faire connaître l'exquise délicatesse avec laquelle s'y trouvent reproduits chaque sentiment, chaque impression populaire, et plus encore cette chasteté et cette sainteté de style, — à travers lesquelles perce le doute, parce que le doute ne peut pas être, — mais qui donnent à la pensée une singulière force et une merveilleuse fraîcheur. Il ne s'agit pas cette fois de froid inventaire ou de sèche nomenclature. M. Karl-des-Monts a si bien tout vu et tout senti par lui-même, si bien dû surtout — non content d'avoir demandé aux livres tout ce qu'ils avaient à lui dire — prêter encore l'oreille à la voix des mendiants et des pâtres, des femmes qui travaillaient et de celles qui priaient, qu'il vous semble, en feuilletant son volume, respirer comme un parfum des Pyrénées elles-mêmes.

*Maria et la Roche du désespoir* sont deux jolis petits poèmes pleins de grâce et de jeunesse; — *Cave au Diable* et le *Château du Vampire*, deux récits dignes de l'Allemagne ou du moyen âge par leur sombre horreur et leurs poignantes péripéties; — *l'Atalaye*, *la Roche du Crime* et les *Ruines de Castel-Vieil*, autant de drames attachants dont les détails font attendre patiemment l'issue; — *Notre-Dame-de-Bon-Secours* et le *Médailon*, deux histoires d'amour pleines d'une douce et mélancolique simplicité, dont les accents vont toucher dans le cœur ces cordes délicates qui ne vibrent jamais sans faire éclore des larmes.

En résumé, les *Légendes des Pyrénées* sont un de ces livres qui plaisent tout aussitôt qu'on les a lus, auxquels on s'attache, et que l'on reprend avec empressement, au premier instant de loisir, parce qu'ils sont écrits avec soin, riches de faits nouveaux, d'observations justes et piquantes, et plus encore parce qu'on sent que les pages en ont été inspirées par une imagination ardente et amoureuse de la belle nature.

*Vierge et courtisane*, par Paul Roger, 1 vol., chez Gustave Havard, éditeur, boulevard Sébastopol (rive gauche). — Nous avons lu un peu à la hâte ce livre, — sorti bien évidemment du cerveau d'un jeune littérateur d'avenir. Une histoire intéressante écrite en bon style et des idées généreuses et vraies sont quelque chose de peu commun par le temps qui court.

L'ouvrage de M. Paul Roger nous a paru mériter une mention distinguée, — et les défauts qu'on y remarque, — un peu de décousu, — une exubérance d'attendrissement et des réminiscences de cabinet de lecture ne sauraient effacer de solides qualités. Si seulement M. Paul Roger a la force de suivre sa route sans sacrifier au faux goût, — sans tomber dans le poncif, — dans le moi, — dans la biographie, — dans la nouvelle à la main, — il pourra devenir un bon romancier. Il a tout ce qu'il faut pour écrire de bons ouvrages d'imagination, et son livre *Vierge et courtisane* est d'un bon augure.

*Le Lafontaine des enfants* (1), recueil de fables nouvelles, par M<sup>lle</sup> ÉMILIE SASPORTAS. — Ce petit livre est moins un recueil de fables qu'une méthode ingénieuse et facile d'enseignement à l'usage des mères de famille qui veulent faire ou tout au moins surveiller l'instruction première de leurs petits enfants. Une poésie sans prétention, — une morale sans pédanterie, distinguent ces fables tout à fait dignes du nom sous l'invocation duquel l'auteur les a placées. M<sup>lle</sup> Emilie Sasportas, qui pratique l'enseignement, a écrit un livre qui fait honneur à son talent de professeur non moins qu'à son esprit et à son cœur.

(1) Chez l'auteur, 25, rue de Buffault, et chez les principaux libraires.

#### BULLETIN DES THÉÂTRES

À l'Odéon, *Un Usurier de Village*, grand succès de pièce et d'acteurs, sera joué tous les soirs sans interruption, attendu la prochaine clôture. La pièce commence à 8 heures et finit à 11 heures 1/4. On commencera par *Selma*, drame en vers, de M. Viennet.

Aux Variétés, tous les soirs, les *Mystères de l'été*, le *Pays des échasses* et *Un truc de mari*, c'est-à-dire recettes magnifiques et force bravos.

À la Gaîté, le succès des *Ménages de Paris* se dessine de plus en plus. La pièce plaît parce qu'elle est intéressante et vraie. Les décors des 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> actes, ainsi que la mise en scène, pleine de détails, pris dans la réalité de la vie parisienne, sont aussi fort goûtés du public.

*La Fille du Tintoret* attire chaque soir à l'Ambigu une foule de spectateurs qui s'émeuvent aux péripéties dramatiques que contient l'œuvre de MM. Ferdinand Dugué et Jaime, en même temps qu'ils applaudissent les artistes et les magnifiques décors dus au pinceau de MM. Cheret et Chanet.

*En Italie!* attire chaque soir une foule immense aux Folies-Dramatiques. Cet ouvrage, splendidement monté et supérieurement joué par M. Guyon, M<sup>me</sup> Fany Guyon et le débutant Montrouge, rappelle le grand succès autrefois obtenu par les *Cosaques*.

Au Cirque de l'Impératrice, tous les soirs, les *Virtuoses comiques*, par les deux frères américains Daniels.

Pour tous les articles non signés,  
GUSTAVE NAQUET.